

Gavarnie, 1961

Début avril, un nouveau médecin s'est pointé avec mes radios et a décrété que j'avais rien aux poumons. Ça la foutait mal parce que ça faisait presque trois ans que j'étais au sanatorium pour une tuberculose ; le grand patron a préféré voir le bon côté des choses : j'étais guérie ! Guérie d'une maladie que j'avais pas, il y avait que lui pour s'en réjouir. Moi, ça faisait trois ans que je voyais pas Jimino, mon père ou ma grand-mère.

C'est donc ce jour-là que le destin a cogné à ma porte. Sans ce nouveau médecin, rien se serait passé de la même façon. Kaminski, il s'appelait, un Polonais ou un Hongrois. Il faisait la tournée des sanas pour vérifier que d'autres malades étaient pas là pour des prunes.

Pour m'annoncer que je pouvais rentrer chez moi, le grand chef m'a convoquée dans son bureau. J'étais contente parce qu'il fallait prendre l'ascenseur, et ça, c'était déjà l'aventure. Mais le mieux, c'est que son bureau était au dernier étage et donnait droit sur le cirque de Gavarnie. Même si on s'en foutait, on en prenait plein les yeux. Et si on demandait gentiment, on pouvait regarder la cascade dans sa longue-vue. Quatre cents mètres de dégringolade ! Même de loin et sans le bruit, c'était impressionnant. Et si nos radios ou nos analyses étaient pourries, on y avait droit d'office. Privilège du condamné.

Toujours est-il que, ce matin-là, je suis montée dans l'ascenseur avec Kaminski. Il avait sa blouse blanche et son stéthoscope et il a pas décroché un mot. Sur le moment, je me suis dit que ça sentait pas bon, qu'on allait m'annoncer un sale truc comme à Tambouille, l'année passée, quand on lui avait dit que sa maison avait cramé avec son frère

dedans. J'ai ni frère ni sœur, mais j'aurais pas aimé que ma maison parte en fumée. C'était pas pour les deux mois par an que j'y passais, mais quand même.

Tout ça pour dire que j'étais pas fière. J'ai même pas profité de l'ascenseur tellement je me suis mise à cogiter sur ce qu'on allait bien pouvoir m'annoncer. Surtout que Kaminski, il avait pas une tête à aller à la foire.

— Hannah, profite une dernière fois de la vue, parce que tu vas nous quitter, m'a dit Tintouin.

Sur le moment, j'ai cru que j'allais claquer dans les trois jours. J'ai commencé à revoir à toute vitesse les gens que j'aimais, et puis quand même, je me suis dit que ça collait pas avec la tête qu'il faisait.

— Tu es guérie ! Tes radios sont propres, les analyses l'ont confirmé, tu n'as plus rien et tu peux rentrer chez toi.

C'est là que Kaminski a tiqué. Pas fort, juste ce qu'il faut pour que Tintouin lui fasse son regard de dragon. Avec ses gros sourcils montés sur ressorts, il foutait la trouille, sauf que Kaminski avait l'air de s'en foutre. Entre le jeune et le vieux, il y avait de la rivalité, et si j'avais eu un peu de jugeote, j'aurais pas posé de questions parce que c'était comme lancer un pétard dans un dépôt de munitions. Seulement, c'est parti avant que j'y pense :

— Ça fait combien de temps que je suis guérie ?

Je sais même pas pourquoi c'est cette question que j'ai posée. J'aurais pu demander si c'était définitif, quand j'allais pouvoir retourner chez moi, s'il fallait que je finisse l'année ici... Tintouin, qui en fait s'appelait Tatovin, a fait une drôle de tête, entre la tomate blette et le gars constipé.

— Je ne peux pas te dire exactement depuis quand, mais le fait est que tu l'es. Ton traitement, associé à l'air de Gavarnie, a rendu tes poumons comme neufs.

— Docteur, elle a le droit de savoir, a dit Kaminski.

Là, ça m'a un peu foutu la pétoche. Le ton de Kaminski était froid comme la glace et il était clair que ça allait se châtaigner.

— Docteur Kaminski, je ne crois pas que les détails intéressent une petite fille de dix ans.

— Vous voulez qu'on lui pose la question ?

— Non. Le principal est qu'elle est guérie. Elle n'a pas besoin d'en savoir davantage et ce serait de toute façon trop compliqué pour elle !

J'ai pas apprécié. D'une, Tintouin insinuait que j'étais trop nunuche pour comprendre, et de deux, j'aimais pas les cachotteries. Pour le coup, Kaminski avait raison : c'était à moi de décider si ça m'intéressait ou pas !

— De toute façon, elle l'apprendra un jour.

— Votre travail est de soigner les patients, docteur, pas de jeter le trouble dans leur esprit. Vous feriez plus de mal que de bien en révélant à cette petite fille une théorie que vous ne pouvez pas prouver.

— Vous savez très bien que je l'ai déjà prouvée. Vous faites de l'obscurantisme parce que vous ne voulez pas avouer que vous vous êtes trompé !

— Vos preuves sont vaseuses, Kaminski, tout comme votre conception de la médecine !

— Il va pourtant falloir vous y faire parce que la relève va être assurée par des gens comme moi, qui n'ont pas peur de remettre en question des pratiques vieillottes !

— Mon petit bonhomme, sans vos aînés, vous n'auriez rien appris du tout !

— Je n'ai appris que de ceux qui avaient l'esprit ouvert !

Pour la première fois en trois ans, Tintouin a pas su quoi répondre. Je voyais bien qu'il fumait de l'intérieur, et si rien en sortait, il allait exploser comme une vieille cocotte. Et moi, je savais toujours pas de quoi ils parlaient. J'ai attendu que la pression redescende et j'ai posé une autre question. Ils m'ont regardée comme s'ils avaient oublié que j'étais là, et d'un hochement de tête, Tintouin a fait comprendre à Kaminski qu'il avait qu'à s'y coller puisqu'il était si fort.

— Tu n'as jamais eu la tuberculose, Hannah.

J'ai rien compris. J'étais pourtant pas folle, on m'avait bien envoyée là parce que je toussais comme une dingue et que deux ou trois fois, j'avais craché du sang ?!

— Il y a de fortes chances que tu n'aies fait qu'une coqueluche. Tu as aussi un foyer d'asthme, mais rien qui justifie de te garder ici.

Ma colère a jailli comme un geyser.

— Alors pourquoi on m’a collée ici pendant trois ans si j’étais pas tubarde ?! J’ai une famille, moi, j’ai un père, j’ai Jimino qui voudrait bien venir mais qui peut pas parce que ça coûte trop cher ! Dites-moi ce que je fais ici si je suis pas malade ?!

Je crois qu’à la fin, j’ai fini par gueuler. Tintouin a regardé Kaminski avec son air de faux cul qui voulait dire : « Je t’avais prévenu qu’il fallait la boucler, maintenant, démerde-toi avec la même. » Sauf que moi, je les mettais dans le même sac. J’aimais bien les Pyrénées, mais pas pour y passer trois ans ! Surtout que c’était pas un quatre-étoiles, le Sanatorium des Loups : on bouffait toujours la même chose, les chambres étaient glaciales, fallait pas faire de bruit à cause des vieux qui avaient besoin de se reposer ! En plus, j’en avais jamais vu, des loups ! Comme quoi, c’était bien un sana de branques ! Trois ans là-bas pour rien, sans savoir si j’allais sortir un jour. Parce que la tuberculose, on peut se la garder un bout de temps. Et ceux de la ville qui nous appelaient *les rebuts* ! À chaque fois qu’on sortait du sana, on y avait droit. « Tiens, les rebuts sont de sortie ! » Ou alors : « Ça va, les rebuts, vous êtes pas encore morts ? » Des fois, on en coinçait un pour lui coller une danse, ça compensait. Et on lui toussait à la gueule, des fois qu’on le contamine et qu’il soit obligé de venir vivre au sana. Même le curé et les bonnes soeurs nous faisaient sentir qu’on était pas pareils. Le père Loustalet était venu nous dire une messe rien que pour nous, parce qu’il voulait pas qu’on descende dans son église pourrie et qu’on refille la tuberculose à ses ouailles. On s’en cognait, nous, de sa messe. Il nous prenait pour des traîne-lattes alors qu’on était juste malades. Total, comme la veille on avait bouffé coup sur coup brocolis et choux de Bruxelles, on s’est tous mis d’accord pour lâcher un maximum de perles. Au début en silence, pour pas se faire repérer, et puis après on s’en foutait, on pétait comme des diables. Si bien que Loustalet a abrégé son sermon et a jamais refoutu les pieds au sana !

Tout ça pour dire que si j’y avais passé trois ans juste parce que les toubibs s’étaient gourés, y avait de quoi l’avoir mauvaise !

— Il faut voir le bon côté des choses, Hannah, a essayé Tintouin. Tu as passé du bon temps ici, c'est une expérience que tu n'oublieras pas. Et dis-toi que tu es en bonne santé, ce n'est pas le cas de tous tes camarades.

Ben voyons ! Ç'aurait été mieux si j'avais été tubarde, c'est ça ? Moi, ce que j'attendais, c'est des excuses. Et qu'on me dise quand j'allais rentrer chez moi. Ça leur est pas venu à l'esprit. Eux, ce qu'ils voyaient, c'est qu'un lit allait se libérer et qu'un autre même allait avoir l'honneur de goûter au grand air de Gavarnie ! Ben merde, alors !

À midi, mon père était prévenu par téléphone, mais il pouvait pas venir me chercher avant trois jours. Sa voiture pouvait pas faire l'aller-retour et ça tombait mal vu tout le boulot qu'il avait avec les fleurs. Moi, en sortant du bureau de Tintouin, je croyais que j'allais faire ma valise et que j'aurais plus qu'à l'attendre sur le perron, mais non, c'est pas comme ça que ça marche. Les adultes ont des choses plus importantes à faire que de récupérer leurs gosses à l'autre bout du monde. Surtout mon père !

Qu'est-ce qu'il me restait à faire, à part chialer comme une Madeleine ? On voulait pas de moi à la maison et j'avais plus ma place au sana. Alors, c'est ce que j'ai fait. Je suis allée dehors et je me suis assise sous un sapin en attendant que ça passe. Avec trois pulls parce que ça caillait encore pas mal, même si on était en avril. J'ai repensé aux trois ans que j'avais passés là, aux copains que je m'étais faits, à Jojo, en pleine crise de toux, qui m'avait dégueulé sur les pompes le jour de mon arrivée, à Hélène avec qui je m'étais chicorée pendant un mois avant qu'elle devienne ma meilleure amie, à Tambouille, qui inventait des recettes à base de n'importe quoi, comme son cake aux pommes de pin qui nous avait filé la chiasse. Et aussi aux vieux du rez-de-chaussée, les tubards qui l'avaient chopée à la guerre : Nénesse, qu'on avait retrouvé raide mort dans le couloir, du sang partout sur sa chemise, ou La Callas, sourde comme un pot, qui avait été chanteuse avant la guerre. Elle était à moitié dingo, chantait à tue-tête à nous vriller les tympanes, mais on l'aimait bien. J'ai aussi repensé à Lucien, un petit gars de l'Assistance Publique qui trouvait que le Sanatorium

des Loups, c'était le grand luxe par rapport à là où il vivait. Il souriait tout le temps, mais pas des yeux. On voyait qu'au fond, il avait plein de misère. En novembre 59, les toubibs avaient dit qu'une famille était passée tôt dans la matinée pour l'adopter, mais avec Hélène, on savait que c'était faux. Il était mort dans la nuit.

Avec tout ça, j'ai encore chialé. Tout ressortait, comme une vieille armoire qui s'ouvre sans qu'on lui ait rien demandé. En même temps, je savais plus trop si j'étais contente ou triste de partir. Ça me faisait mal de l'avouer, mais Tintouin avait raison quand il disait que c'était une expérience que j'oublierais jamais. Sauf qu'à cet instant, je me sentais exclue. Comme si j'avais trompé mon monde avec ma fausse tuberculose. J'aurais pu tousser tout ce que je savais, jamais je serais partie les pieds devant.

Quand Hélène m'a trouvée sous mon sapin, à moitié gelée, elle a d'abord écouté ce que j'avais dans le crâne. Et puis elle a dit que je me gourais, que j'avais pris autant de risques que les autres, peut-être même plus. Et que j'aurais été la pire des cloches si j'avais attrapé la tuberculose au sana. On a passé la nuit à se raconter nos souvenirs, on s'est dit des secrets qu'on pensait jamais s'avouer, qu'on avait été toutes les deux amoureuses du fils du boulanger même si on savait qu'il roulerait jamais une galoche à une tubarde. Il avait douze ans et on savait pas son nom. Juste qu'il était beau comme un Américain.

On a parlé jusqu'à trois heures du matin, ce qui fait qu'à sept heures, quand les réveils ont sonné, on était pas fraîches. À onze heures, on m'a fait appeler au bureau du directeur. Je me demandais bien ce qu'on me voulait encore et c'est là que j'ai vu Jimino. J'en croyais pas mes yeux. En une seconde, j'ai tout oublié : Hélène, les projets qu'on avait pour l'après-midi, Tambouille et sa nouvelle recette, le sana... Jimino était là, ça voulait dire que je rentrais chez moi ! Jimino, c'est mon grand-père, le père de mon père. Il s'appelle Charles, mais personne l'appelle comme ça. Je sais pas d'où ça vient, Jimino, c'est peut-être lui qui l'a inventé. Mon père dit qu'il est dingo et que c'est un bon à rien. Je suis pas d'accord, mais je dis rien, parce que discuter avec

mon père, c'est comme vouloir vider l'océan avec une paille. En plus, ça se termine souvent par une beigne.

Quand on est ressortis du bureau du dirlo, Hélène était dans le couloir. J'ai rien eu besoin de lui dire. Elle m'a accompagnée jusqu'au dortoir pour m'aider à faire ma valise. Jimino avait déjà signé les papiers m'autorisant à quitter le sana, ce qui fait que j'avais plus qu'à dire au revoir à tout le monde. J'aurais pas cru, mais c'est le truc le plus terrible à faire ! Ils étaient tous devant le réfectoire, tous les copains, et tous ceux qui l'étaient pas mais qu'on regrette quand même. Jimino m'a attendue devant la porte, j'ai pris mon temps, mais en sortant, ils me manquaient déjà, ces cons-là. Les vieux aussi. Surtout Justine, une petite bonne femme de rien du tout. Je l'aimais bien parce qu'elle racontait des tas d'histoires. On savait pas si c'était vrai, mais elle avait été au camp de Theresienstadt, où elle avait connu Robert Desnos. On le connaissait pas, ce gars-là, à part qu'il avait écrit des poésies, mais quand elle nous a récité *le Maréchal Ducono*, on l'a tout de suite apprécié. À la fin, elle ajoutait toujours : « Enfoiré de Pétain ! », avant de cracher par terre.

Dehors, le bus nous attendait. Jimino a porté ma valise et presque tous les copains m'ont accompagnée. On s'est serrées fort avec Hélène, et puis il a fallu y aller. Je les revois encore, à me faire des coucous. Michel, un gars plus grand que moi à qui j'avais souvent mis des peignées, m'a fait un bras d'honneur. Ça m'a touchée. J'étais triste et heureuse à la fois, je savais pas que c'était possible. J'avais encore envie de pleurer, mais ça servait plus à rien. Alors, je me suis assise sur la banquette et Jimino a passé son bras par-dessus mes épaules. Il faisait chaud dans le bus, ça cahotait pas mal, mais comme j'avais du sommeil en retard, je me suis endormie. J'ai à peine vu quand on est montés dans le train.